

LA POLITIQUE LITTÉRAIRE...

Il y a eu un temps où l'on croyait que la politique, étant la science des rapports sociaux, exigeait une étude patiente, sincère, impartiale de ces rapports. Quoique dominé par un certain empirisme, on sentait bien que la société n'était pas l'œuvre du hasard et qu'il devait y avoir là un enchaînement logique de causes et d'effets, un développement sériel de phénomènes conséquents, enfin ce quelque chose de constant et du nécessaire qu'on appelle une loi. On ne savait pas toujours au juste par où prendre la question, mais plus il y avait de difficultés, plus on y mettait de sagacité. La sociologie, en tant que science et corps de doctrine n'avait pas encore été ni définie ni formulée; mais tous les grands esprits présentant son existence et travaillaient à la dégager.

Presque tous apportaient dans cette recherche cet inflexible bon sens qui fut pendant longtemps la qualité distinctive de l'esprit français. Ce qu'on estimait alors, c'était l'audace de la raison, la justesse de l'observation ou de la critique. Dans ce temps-là on renversait les dieux d'un éclat du rire, ou menaçait les trônes avec une épigramme et les bastilles avec un pamphlet. On frappait fort et on frappait juste.

Sans parler du constitutionalisme empirique et positif du M. Montesquieu, on avait l'ironie de Voltaire et de Diderot, la science de Vauban et de Turgot et la philosophie du Condorcet.

Trop de souvenirs classiques se mêlaient encore à ces investigations, l'antique tradition prenait encore trop de place dans les études de l'esprit moderne, mais c'était faute excusable pour ceux qui avaient dû remonter jusqu'à la civilisation républicaine d'Athènes et de Rome afin de trouver inscrits quelque part les mots de droits, de liberté et de citoyens.

Cependant un travail immense s'accomplissait, la France riait et chantait riait et chantait, elle riait de ce rire terrible qui fait trembler les institutions, elle chantait ces refrains qui font dresser les pavés ou tomber les pierres; la rêveuse d'Allemagne, fille aînée de la Réforme, épuisée par la grande guerre des paysans, luttait d'esprit inspirait Schiller et se préparait avec recueillement à l'héroïsme qu'elle montra trop tard, hélas! à Lepsius.

L'Europe croyait alors que de nouvelles destinées allaient s'ouvrir pour elle. La France était le Christophe Colomb qui devait la conduire, toutes voiles dehors, vers les régions inexplorées de l'Idée, à la terre attendue de Liberté, d'Égalité et de Fraternité. L'ivresse de l'espoir s'était emparé de toutes les consciences, on croyait déjà sentir passer sur les foules inquiètes les brises ardentes qui réveillent l'enthousiasme de la multitude par delà les mers, la jeune Amérique appelait le monde à l'indépendance, et ses cris de victoire et de joie trouvaient un écho dans tous les cœurs. Il n'y avait qu'à couper le câble, et l'on voguait vers le monde nouveau.

Hélas! quelle déception.

Depuis, tout cela est changé: nous avons changé tout cela. Ce n'est pas que nous ayons, comme les médecins de Molière, mis le cœur à droite; - on ne l'a mis nulle part. On a remplacé la raison par le sentiment, l'étude par l'instinct, le bon sens par les déclamations, la netteté par le pathos: de civisme, de morale, d'énergie, d'audace, à quoi bon en rien dire; on ne sait plus ce que ces mots signifient. Il serait ridicule aujourd'hui de parler de vert, d'impudent de parler de courage. On a inauguré une nouvelle politique, la politique littéraire, par compensation sans doute à la littérature qui n'est plus ni politique ni sociale; politique à bon marché, quoique superflue, mise à la portée de toutes les intelligences, de toutes les bourses, enfin politique omnibus comme l'amour, ce qui prouve que nous sommes en progrès.

Il y a bien eu dans le courant du siècle quelques entêtés, factieux, maladroits, incorrigibles, qui n'ont pas voulu comprendre leur temps et en revanche n'en ont pas été compris; qui, lorsqu'il était si facile de faire des odes, des ballades et des romans, de l'histoire comme M. Garnier-Pagès, du journalisme comme M. Guérault et Mme Stern, du théâtre comme M.M. Augier et Ponsard, des affaires comme M.M. Péreire ou Grandguillot, ou un peu de tout comme M. de Girardin, se sont obstinés à étudier l'économie et les lois sociales et à demeurer indépendants. Heureusement ils sont peu nombreux. Saint-Simon, Auguste Comte, P.J. Proudhon, Lame-

nais, quelques autres - et c'est tout. Les outrages, la calomnie, la pauvreté, les déceptions et les poursuites leur ont prouvé combien ils étaient en retard, combien leur génération avait [mot illisible].

Ils sont morts, n'en parlons plus. On avait craint un instant que leur exemple ne séduisît les jeunes, écerclés de tout temps, et n'entraînât tous ceux dont le labeur rend la vie sérieuse et dont l'esprit est trop grossier pour comprendre ce qu'il y a d'ingénieux et de délicat dans les principes des nationalités, de l'unité, de l'offre et de la demande, du laissez faire, laissez passer, et de toutes ces belles choses que la presse moderne a découvertes, qu'elle nous a apprises et qu'on ne soupçonnait pas jusqu'ici. Le péril a été heureusement conjuré: la peur, la calomnie, l'égoïsme et le luxe nous ont sauvé de ce danger. Rendons-en grâce à ces dieux.

Maintenant nous sommes un peuple sage, docile, paisible, réservé. Tout n'est peut-être pas encore pour le mieux dans le meilleur des mondes, mais tout y sera Bientôt. Chacun ne s'occupe que ses petites affaires et se montre indifférent pour les grandes; il est vrai que cette indifférence est largement compensée par l'intérêt que l'on prend aux affaires des autres, de M. de Bismark ou Czartoriski, du roi d'ici ou du roi de là, et qui ne nous regardent en aucune façon. L'égalité la plus complète règne dans nos mœurs; on ne distingue plus - et nous nous en faisons gloire - un vendeur de contremarques d'un financier, un palefrenier d'un fils des preux, une comtesse d'une aventurière; toute distinction a disparu. Les femmes sont faciles et ont propagé victorieusement les doctrines de l'amour libre, que n'avaient pas su comprendre nos niais de pères. L'industrie a fait d'immenses progrès si l'on en juge par l'invention des canons rayés, des fusils à aiguilles et de ceux qu'on invente encore. Un reste d'esprit épigrammatique, très-affaibli, souvenir de la Fronde, habitude entretenue par de braves gens, d'ailleurs inoffensifs, de faire quelquefois de l'opposition, mais pour l'opposition, comme on fait de l'art pour l'art, trouble encore, quoiqu'il peine, l'harmonie générale. Mais il n'y a pas à s'inquiéter pour si peu. C'est une faiblesse qu'il faut savoir tolérer et qui ne fait de mal à personne. Dans les jours solennels on voit la population entière s'unir dans une commune admiration pour les feux d'artifice et risquer intrépidement sa vie pour contempler de plus près des lanternes et des lampions.

La démocratie est triomphante; aussi la politique, devenue inutile, s'est-elle faite littéraire pour conserver quelque attrait. Il y a en France un certain nombre d'individus qui constituent, non pas précisément un parti ni une corporation, mais quelque chose approchant de cela et qui ressemble à une école.

Par leurs intérêts, leurs origines, leur passé, leurs ambitions et leurs relations, ils appartiennent à tel ou tel des vieux partis à qui notre cher pays doit d'avoir couru de si étranges aventures; mais par l'idée qu'ils ont d'eux-mêmes et de leur rôle d'abord et des choses sociales ensuite, ils forment un groupe particulier, possédant, à défaut de connaissances positives, de notions et de principes, une même conception sentimentale, une même doctrine idéaliste, un même système gouvernemental, unitaire et hiérarchique.

Ils ne connaissent qu'une seule chose: la forme. La forme, c'est pour eux l'arche sainte. La forme, c'est là tout leur principe, leur science, leur foi, leur but, l'objet de leurs études et de leurs méditations. Il y a bien la popularité et la fortune pour lesquelles ils ont quelques tendresses, mais c'est encore par amour pour la forme. Ils chicanent l'arbitraire et la violence non sur le fond, mais sur la forme; ils veulent la forme de la liberté et de l'autorité; ils discutent la forme des nationalités, de l'unité, de l'indépendance; ils critiquent la forme du culte et remanient la forme de la carte. Ils se paient de mots, de signes, d'apparences. Brid'oisons de la politique et politique de Brid'oisons.

Ce sont ceux, là qui ont inventé la politique littéraire; celle où l'on parle, celle où on donne pour raison des comparaisons et des analogies, voire même des calembours; celle où l'on procède par déclamations, allusions et insinuations. Le machiavélisme dans le vide, le jésuitisme dans le néant.

C'est ainsi qu'on s'attendrit sur le sort de quelque gredin tué par la guillotine et qu'on trouve tout naturel qu'une centaine de mille hommes soient massacrés pour le roi de Prusse. C'est ainsi qu'on s'apitoie sur le sort des misérables qui expient leurs méfaits au bagne et qu'on regarde comme étranges les réclamations des pauvres gens qui prétendent améliorer leur situation.

C'est ainsi que, sans morale, sans esthétique, sans philosophie positive, on dévoile les aventures scandaleuses du clergé, on raille la morale catholique en même temps qu'on dénonce ou qu'on rejette ceux qui osent pousser leurs investigations jusqu'à l'idée divine, et qui donnent aux actes humains une autre sanction que la vengeance ou la récompense célestes.

C'est ainsi enfin que toutes les idées sont brouillées, toutes les notions confondues, les principes oubliés, la dignité perdue, les faiblesses et les trahisons excusées, l'avenir compromis.

Si quelque jour la démocratie, pareille au troupeau de Panurge, s'enfonce dans le matérialisme des intérêts terre à terre et de la morale romantique, elle ne devra en accuser qu'elle et ses pasteurs; les avertissements ne lui auront pas manqué.

Ce sera du moins un exemple pour ceux qui nous suivront. Ils apprendront à se méfier de la politique, de la littérature et surtout de la forme.

Pierre DENIS.
